

Dr EZZIDEEN 16 août 2026

« Je n'avais pas besoin d'un « prétexte » pour quitter Gaza. J'avais besoin d'une opportunité pour survivre. Et je ne m'excuserai jamais de l'avoir saisie. Je suis retourné à Gaza le 4 octobre, après neuf ans d'absence, pour rendre visite à ma famille avant de poursuivre ma carrière médicale. Trois jours plus tard, la guerre a commencé. Neuf jours après mon retour, 41 membres de ma famille ont été tués. Mon frère a été blessé. Je suis resté. J'ai travaillé dans des hôpitaux du nord de Gaza sous les bombardements, la faim et l'effondrement des soins de santé. Il y avait des gardes d'urgence de 24 heures où une boîte de thon était tout ce que j'avais à manger. Plus tard, alors que les soins de santé dans le nord s'effondraient, j'ai aidé à établir une clinique avec trois autres médecins. Deux d'entre eux ont été tués par la suite. J'ai continué. La clinique a soigné des milliers de personnes jusqu'à ce qu'elle soit détruite. Nous l'avons reconstruite, rouverte et poursuivi notre travail. Les services médicaux que j'ai aidé à établir ont fourni des soins à plus de 40 000 personnes. Donc non, la clinique n'était pas un « prétexte ». Elle était réelle. Les médecins étaient réels. Les patients étaient réels. Les médicaments étaient réels. Le travail était réel. Les collègues que nous avons perdus étaient réels. La clinique fonctionne encore aujourd'hui, après mon départ de Gaza. Les dons collectés pour elle ont été dépensés pour son travail, et j'ai des registres de la manière dont l'argent a été utilisé. Toute personne ayant une préoccupation sincère est la bienvenue pour demander des détails sur n'importe quelle dépense. La transparence ne m'a jamais effrayé. Après avoir quitté Gaza, j'ai commencé à chercher un soutien institutionnel pour aider la clinique à poursuivre son travail. Les photos que je partage dans le commentaire ci-dessous sont celles d'une petite fille qui a été soignée dans notre clinique hier !! Mais il y a un point plus important. Pourquoi quitter Gaza devrait-il nécessiter

une justification du tout ? Pendant presque trois ans, ma vie a été suspendue par une guerre que je n'ai pas choisie. J'ai perdu de la famille, des amis, des collègues, ma maison et des années de ma vie. J'ai travaillé affamé et soigné des patients pendant que des bombes tombaient autour de nous. Combien de sacrifices supplémentaires étais-je censé faire avant de gagner le droit de partir ? Une autre année ? Un autre membre de la famille ? Ma propre vie ? Parfois, il y a une attente troublante cachée même dans le langage de la solidarité : le Palestinien a le droit de souffrir, mais pas de vivre. Les gens compatissent avec nous quand nous avons faim, quand nous sommes déplacés, en deuil, ou debout sur les décombres de nos maisons. Ils partagent nos photographies, louent notre résilience et nous pleurent quand nous mourons. Mais dès qu'un Palestinien échappe à cette souffrance et essaie de construire une vie normale, il doit s'expliquer : Pourquoi es-tu parti ? Comment es-tu parti ? Pourquoi n'es-tu pas resté ? Comme si la souffrance était le rôle que l'on attend de nous que nous jouions pour toujours. Comme si un Palestinien était plus acceptable sous les décombres que en train de reconstruire sa vie au-delà. Notre souffrance n'appartient pas à un public, et la survie n'est pas une trahison de ceux qui sont encore piégés. Je ne suis pas né pour mourir à Gaza afin de prouver que je tenais à Gaza. Il y a quelque chose de profondément cruel à attendre des Palestiniens qu'ils restent dans leur souffrance pour prouver leur engagement envers leur peuple. Je ne suis pas né pour mourir à Gaza afin que quelqu'un assis en sécurité ailleurs puisse décider si j'ai assez souffert pour mériter une vie. Quitter Gaza n'efface pas un seul patient que j'ai soigné ou quoi que ce soit que nous avons construit là-bas. J'ai quitté Gaza. La clinique ne l'a pas fait. Je suis parti par une évacuation étudiante. Je n'ai pas pris l'argent de la clinique ni abandonné le travail. Ma famille est encore à Gaza : ma mère, mon père, deux frères et ma sœur. Le plus jeune n'a que 14 ans. Donc quand les gens parlent à la légère de ma

décision de partir, ils devraient comprendre ce que « partir » signifiait. Je ne me suis pas éloigné de Gaza ou des personnes que j'aime. Je suis parti pendant que ma famille restait piégée là-bas. Je vais poursuivre mes études. Je vais reconstruire ma vie. Je vais continuer à soutenir la clinique et les personnes que j'ai laissées derrière moi. J'espère que chaque personne piégée à Gaza qui veut partir aura la même opportunité que moi. Je dois de la transparence pour chaque dollar confié à notre clinique. Mais je ne dois aucune excuse à qui que ce soit pour avoir survécu. »